

EXPOSITION DE CHICAGO

du 1^{er} Mai

au 1^{er} Novembre 1893.



Le grand Péristyle de l'Exposition de Chicago.

Statue de la Liberté.

Promenade à travers l'Exposition. — Les Palais. — Les Pavillons d'État.
Les Bazars de Midway Plaisance. — Les Exposants et la Direction de l'Exposition.

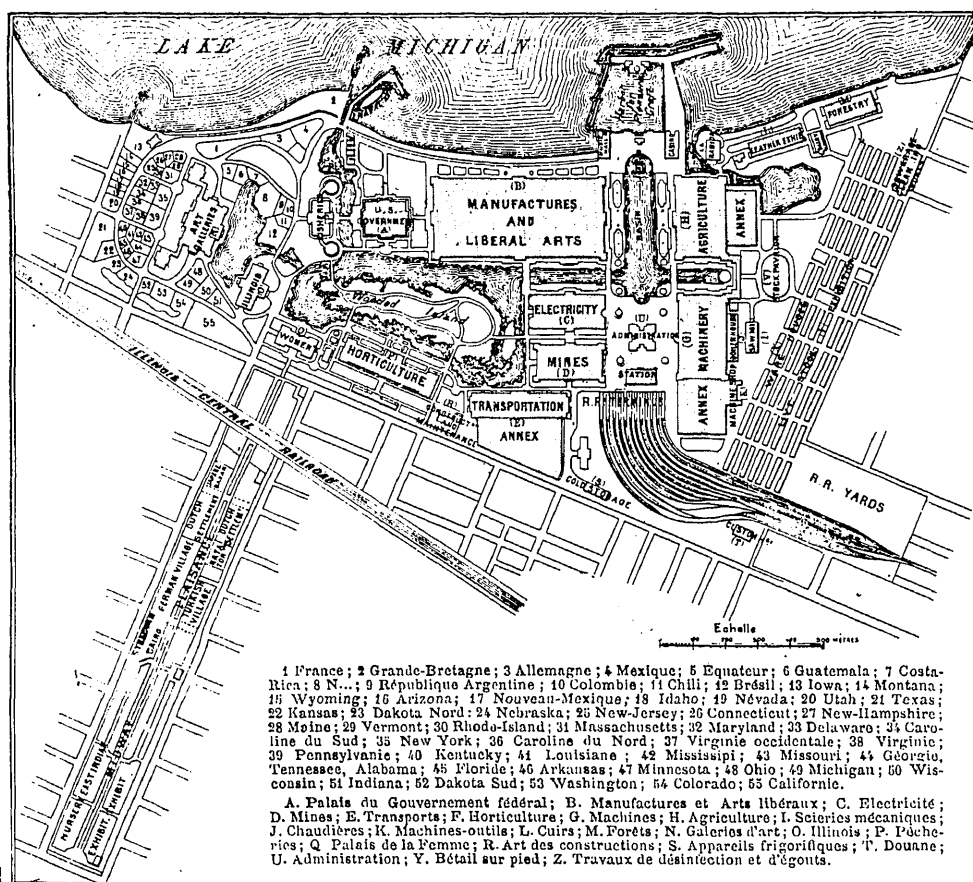
Quel que soit le mode de locomotion que l'on adopte pour franchir les 8 ou 10 kilomètres qui séparent le Chicago central de la *Cité Blanche*, éparse dans Jackson Park, il faut toujours, si l'on veut mettre quelque ordre dans sa visite, commencer par l'entrée d'honneur et les bâtiments qui l'avoisinent, au lieu de s'égarer dans les annexes et bas côtés. Qu'on y vienne donc pour 1 dollar, au joyeux son des longues trompettes, dans un mail-coach, ou pour 5 sous par le chemin de fer électrique surélevé qui forme à l'intérieur de Jackson Park une voie circulaire presque continue, ou bien encore par un des chemins de fer Illinois central, Baltimore et Ohio, Pacifique septentrional, — ou simplement par le tramway électrique, on a toujours avantage à prendre comme point de départ et de ralliement le palais de l'Administration.

Les épithètes ont été soumises à un tel usage en parlant de cette *Foire du Monde*, que je crains vraiment de leur demander un effort de plus. Il faut pourtant dire qu'aux approches de ce Palais, devant la colonnade dont les quarante-huit fûts portent chacun les armes d'un des États ou Territoires de l'Union, on est empoigné par la grandeur, l'étrangeté, la beauté violente, discutable dans les détails, mais imposante en son ensemble, de cette géante cité lacustre, où tous les styles de toutes les architectures se rencontrent et se heurtent, donnant ainsi une idée assez exacte de l'ordre qui règne dans les esprits en cette fin du XIX^e siècle.

Mais avant de nous engager sur les « terrains », comme on dit là-bas, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler l'origine de l'entreprise et les difficultés qu'il y eut à surmonter pour la mener à bien.

L'Exposition de 1889, à Paris, était en plein succès lorsque l'idée germa en Amérique de faire une manifestation du même genre dans des proportions encore inouïes, et de fêter en même temps le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb. On avait en 1876 célébré, à l'Exposition de Philadelphie, la Déclaration d'indépendance par laquelle un grand peuple s'était créé. On célébrerait cette fois l'homme dont l'heureuse audace et l'obstination héroïque avaient, pour ainsi dire, fait surgir du néant la terre même où ce peuple devait se former. Deux villes se disputèrent l'honneur d'être choisies comme lieu de la fête : New York et Chicago. Celle-ci, plus jeune, plus enthousiaste, plus ardente à la réclame et aux sacrifices qui ont chance d'aboutir à de gros gains, réunit plus d'argent que sa rivale, présenta des plans lorsque New York cherchait encore un emplacement convenable, se démena, mit en jeu toutes les influences dont elle pouvait disposer, et, finalement, obtint d'être désignée par le Congrès pour être le théâtre de la *Columbian Exhibition*.

On sait que Chicago est bâti sur le bord du lac Michigan, et que la surface sur laquelle s'élèvent ses maisons à douze ou quinze étages, ses usines, ses manufactures, ses docks, ses monuments monstrueux et extravagants, comme l'Auditorium et le Temple maçonnique, ses tueries de porcs et de bœufs, était naguère un marécage où se répandaient les eaux lentes d'une rivière dont le fort Dearborn défendait l'entrée. C'est la commodité qu'offrait cette rivière pour établir un port qui a amené cet énorme groupement d'édifices et de population au lieu même qu'un ingénieur signalait, il y a environ un siècle, comme le seul, sur toute la côte du Michigan, qui fût impropre à la colonisation.



Plan de l'Exposition de Chicago.

Et, en effet, pour asseoir les constructions, il faut, à travers une couche de sable de plus de 4 mètres, une couche argileuse de 1 ou 2 mètres, et une couche d'alluvions sans consistance d'une épaisseur variable, aller chercher le banc solide dans lequel on enfonce les pilotis.

Jackson Park, vaste espace inculte au sud de Chicago, présentait les mêmes caractères, et par conséquent les mêmes difficultés que le sol même de la ville. Mais on était trop habitué à les surmonter à Chicago pour s'en embarrasser ici. On a commencé par niveler le terrain, et en le nivelant on l'a drainé et, par suite, raffermi. Au lieu d'apporter à grands frais des terres prises ailleurs, on a creusé, en le mettant en communication avec le lac, tout un système de canaux et de lagunes qui donne à cette Exposition une physionomie toute particulière et en constitue, selon moi, l'unité, laquelle ne saurait se trouver dans l'éparpillement des édifices et l'incohérence des styles. On a même pu ménager, au centre des terrains, une île boisée, *Rose Island*, où l'on a réuni tous les spécimens possibles de la végétation tropicale, et qui forme, au milieu des blancheurs du marbre, du stuc et du staff, un énorme bouquet de verdure d'un effet pittoresque et reposant pour l'œil. Cette île, où se trouve le pavillon ou temple japonais, une des rares constructions qui doivent être conservées, mériterait une visite; mais nous avons trop de choses à voir, et il faudra nous contenter des quelques mots que j'en dis ici.

Ainsi préparé, Jackson Park comprend deux sections bien distinctes : au sud, la section des Palais, où sont groupées toutes les collections; au nord, la section des Pavillons d'Etat, où les États confédérés de l'Amérique du Nord et les États étrangers ont installé leurs commissions et leurs services particuliers. Ce n'est pas tout. A l'endroit où la section des Palais confine à la section des Pavillons d'Etat, au nord-ouest de la grande lagune, derrière le palais de la Femme, s'ouvre la large avenue appelée Midway Plaisance, qui unit Jackson Park à Washington Park, et qui forme avec celui-ci la section des Théâtres, divertissements, jeux et bazars.

Ces trois sections couvrent un espace de 2 694 636 mètres carrés. L'Exposition de 1889, à Paris, en y comprenant les quais et

l'esplanade des Invalides, n'en occupait que 699 958. Du palais des Beaux-Arts, au sud, au pavillon des Forêts, au nord, il n'y a pas moins de 2 kilomètres; encore ces deux bâtiments ne marquent-ils pas les points extrêmes de Jackson Park.

J'ai indiqué les nombreux moyens de transport, par terre et par eau, mis à la disposition du visiteur. Je n'en reparlerai pas. Ajoutons cependant que le chemin de fer électrique surélevé, de son nom le *Columbian intramural electric Railway*, parcourt 6 milles 1/4 en trois quarts d'heure, et que son service est organisé de façon à transporter, en cas de besoin, seize mille voyageurs à l'heure. Il y a aussi cinquante bateaux électriques, mesurant plus de 35 pieds en longueur et n'ayant que 28 pouces de tirant d'eau, capables d'amener au port de Jackson Park de six à huit mille passagers par heure.

En possession de ces renseignements généraux, nous dirigerons plus sûrement notre promenade, et nous en retirerons plus de fruit.

Celui qui, venant par une voie ferrée, descend à la gare centrale, derrière le palais de l'Administration, doit contourner ce palais à droite ou à gauche pour arriver dans la grande cour d'honneur et avoir la vue de la véritable entrée de l'Exposition, qui est sur le lac. Au contraire, en débarquant sur la jetée, c'est cette vue, vraiment grandiose et belle, qui frappe tout d'abord.

Le centre de la cour est occupé par un vaste bassin entouré de balustrades, et précédé d'un péristyle dont la double colonnade s'étend sur une longueur de 600 pieds anglais (1). Au milieu de cette colonnade emblématique de la Confédération des États-Unis, une majestueuse arcade est dédiée à Christophe Colomb et chargée des noms des grands explorateurs. Derrière, sur un piédestal de 40 pieds, dont les assises plongent dans le bassin, se dresse la gigantesque statue de la Liberté, toute revêtue d'or, armée par le statuaire Daniel C. French de la pique et du bonnet phrygien. Enfin, comme fond de tableau, à l'extrémité nord du bassin, l'œil s'arrête sur le palais de l'Administration, qui est le clou architectural de l'Exposition colombienne.

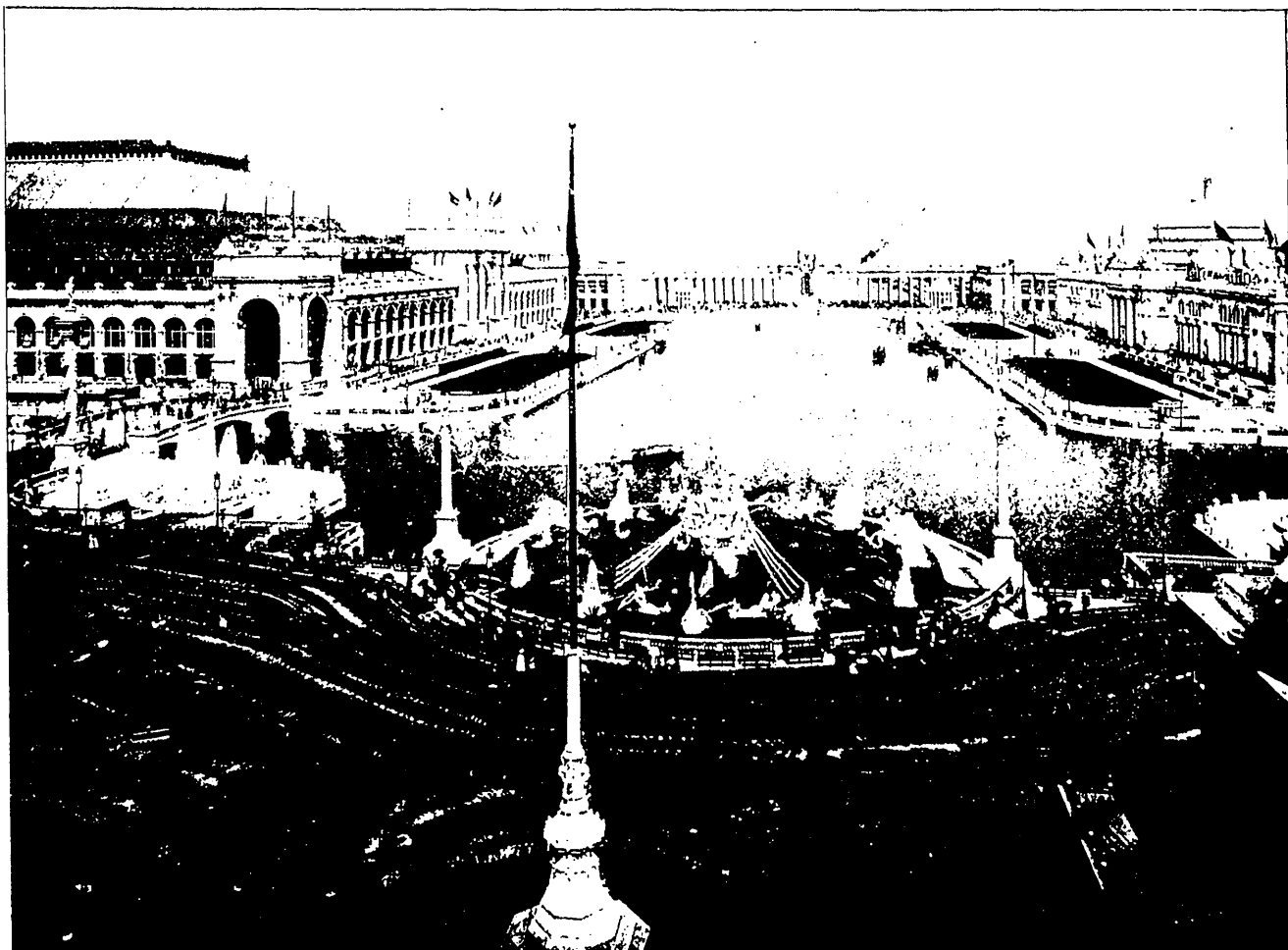
C'est un bâtiment carré, de 87 mètres de côté, composé de quatre pavillons d'angle réunis par un dôme de 60 mètres de diamètre et de 85 mètres de haut. « Le plan général est dans le style de la Renaissance française et a été exécuté suivant la méthode classique de l'École des Beaux-Arts », disent les Guides les plus consciencieux. Ils ne disent pas que la calotte de ce bel édifice, à pans sculptés et revêtue de bronze d'aluminium, est évidemment inspirée du dôme central de notre dernière Exposition. Mais s'il fallait tout dire, où la discrétion serait-elle? Et y a-t-il discrétion plus recommandable et plus précieuse que celle qui sauvegarde l'amour-propre national? L'architecte, M. Richard M. Hunt, de New York, n'est pas, que je sache, l'élève de M. Bouvard, et s'il a pris une bonne part de son bien dans l'œuvre de celui-ci, c'est apparemment qu'il l'y trouvait. A la base du dôme, à 136 pieds au-dessus du sol, on a ménagé sur les toits plats de l'édifice une galerie-promenoir, large de 18 pieds, à laquelle on monte par quatre escaliers et quatre ascenseurs, et d'où la vue s'étend au loin sur le lac et l'Exposition. Comme son nom l'indique, ce palais est affecté aux différents services administratifs, au bureau général de la Presse, aux affaires étrangères, à la poste, à la banque, à la police, aux pompiers et au bureau des renseignements. Je ne mentionne pas un

(1) Le pied anglais vaut 305 millimètres environ. Chaque fois que les mesures sont indiquées en pieds dans cet article, il s'agit de pieds anglais.

Palais des Manufactures et des Arts libéraux.

Péristyle.

Palais de l'Agriculture.



Fontaine de M. Macmonnies.

La Cour d'honneur.

restaurant, il y en a partout, — plus que de consommateurs, disent les gens prompts à l'exagération.

En avant du palais, touchant le bassin, on voit la **Fontaine** monumentale de M. Macmonnies, un sculpteur américain du boulevard Montparnasse, qui sait par cœur la fontaine du Progrès dont Coutan a orné notre Champ-de-Mars, et qui de sa science a tiré bon parti. Le Temps, vieillard classique, tient la barre, et les sciences, jeunes femmes à l'allure moderniste, de leurs avirons bien maniés donnent à la nef une vigoureuse impulsion. Devant la porte orientale du palais, une statue de Christophe Colomb, par Louis Saint-Gaudens, sans compter de nombreux groupes symboliques distribués autour du dôme et de chaque côté des quatre entrées, complètent la décoration artistique de cette partie du Park, faite pour monter le visiteur, dès les premiers pas, à un hypnotisant degré d'admiration.

Si nous pouvons revenir ici le soir, ce ne sera plus une impression de majesté et d'harmonieuse grandeur que nous subissons : nous serons en plein pays de magie et de féériques enchantements. L'électricité répand ses éblouissements partout. Des lampes à incandescence dessinent les lignes architecturales des édifices et les contours du bassin, qui semble rempli d'émeraudes et de rubis en fusion ; de puissants appareils de projection baignent les lointains de lumières changeantes, et la fontaine de Macmonnies pousse en gerbes et épand en nappes l'iridescence de ses eaux.

A droite du palais de l'Administration, en regardant le lac, on n'est séparé de la limite méridionale de l'Exposition que par le palais de l'Agriculture, le monastère de la Rabida, l'étalage belliqueux de la maison Krupp, la laiterie — douce antithèse, — le pavillon des cuirs, celui des forêts, la longue bande de terrain consacrée aux bestiaux, qui y sont logés dans des parcs aménagés à la mode des haciendas espagnoles ou mexicaines, la scierie mécanique, et en retour, de l'autre côté du canal du sud, le palais des

machines. C'est par là qu'il faut commencer le voyage d'exploration, pour ne rien laisser d'important derrière soi.

Le palais de l'Agriculture n'a qu'un étage, avec des pavillons au centre et aux extrémités, reliés entre eux par des galeries formant une arcade continue autour du faite. Les pavillons sont surmontés de dômes ornés à leur base d'un groupe de trois femmes colossales supportant une énorme sphère. Ces « atlas », dus au sculpteur Martiny, sont d'évidentes réminiscences de la fontaine de l'Observatoire exécutée par Carpeaux. Le dôme du



Cour de la Rabida.